

2^{nde} Rencontre autour de la recherche étudiante

Rendez-vous **mercredi 27/11/2024**
prochain **20h30** pour la seconde
visio-conférence d'un cycle de trois
présentations de mémoires de Master
2 mention Philosophie :

La soirée sera divisée en deux temps.
Tout d'abord la présentation du
propos d'une durée de 45 minutes
environ. Puis un temps d'échanges et
de questions d'une durée similaire.

Lien de connexion :
[https://kmeet.infomaniak.com/mkyb
bttkwf2myvh8w8gge57n](https://kmeet.infomaniak.com/mkyb/bttkwf2myvh8w8gge57n)

Nous aurons le plaisir de rencontrer **Jeanne
Martinez**, étudiante de la faculté de
philosophie de l'Université Lyon III.

Son travail de recherche, portant sur les
notions de servitude volontaire et d'amitié
politique, a été mené sous la direction de
Marie-Frédérique Pellegrin, Maîtresse de
Conférences au sein de cette faculté (dont
vous pouvez retrouver l'intervention chez
France Culture ici intitulée « Âme et corps.
Ce que Descartes a vraiment dit »).

« Rousseau, Lecteur de La Boétie et penseur de l'amitié politique »

À force d'être sulfureuse, la thèse de la servitude volontaire serait un hapax dans l'histoire de la philosophie. Elle est formulée pour la première fois de façon explicite par Étienne de La Boétie, alors âgé de seize ans, dans son *Discours de la servitude volontaire* (1547), et elle est réputée n'avoir pas survécu à son géniteur. Telle qu'elle est forgée par La Boétie, cette thèse se décompose en trois éléments théoriques, chacun problématique à sa façon. D'abord, la thèse de la servitude volontaire affirme qu'il y a parmi les hommes un retournement de la volonté contre elle-même : la *volonté humaine* serait l'agent de sa propre négation, elle serait la condition de la servitude. Ainsi, au point de vue logique, cette thèse est difficilement pensable : La Boétie lui-même bute sur son caractère contradictoire, il la qualifie d'« innommable ». Ensuite, cette thèse a une direction politique : les spécialistes s'accordent à dire qu'elle est écrite par La Boétie *vers la liberté*, et non dans le but de justifier la soumission politique. Pourtant, au point de vue moral, il n'est pas évident que la thèse de la servitude volontaire soit une arme conceptuelle en faveur de la liberté : reconnaître, à la façon d'un fait anthropologique, que l'on peut vouloir s'asservir et aimer s'aliéner, reconnaître cela permet aux théoriciens du « pacte de soumission », postérieurs à La Boétie, de défendre la légitimité et la légalité de l'esclavage, ainsi que de la monarchie absolue (Grotius, Pufendorf, Filmer, Bossuet). Enfin, la troisième composante de la thèse originale de la servitude volontaire, c'est son remède : contre la toute-puissance de

l'asservissement réciproque comme mode de relation entre les hommes, La Boétie invite son lecteur à activer une logique relationnelle adverse, émancipatrice – *l'amitié*. Or, ici à nouveau, car l'amitié est une passion sélective et donc exclusive (contrairement à la charité), l'assertion laboétienne fait difficulté, désormais au niveau politique : la défense de l'amitié en tant que principe fondationnel du bon exercice politique n'adoubet-elle pas toutes les formes de favoritisme, népotisme, clientélisme ? Les historiens du concept d'amitié politique s'accordent à dire que l'amitié politique déserte la philosophie à la faveur de l'avènement des Lumières : l'amitié politique contrevient à la conception des Lumières du *bon gouvernement* en tant que (1) gouvernement public et transparent en vue du bien commun, dont le fonctionnement est connu de tous (et non plus confiné dans les secrets du cabinet des Princes) ; et en tant que (2) gouvernement égalitaire car éclairé par la raison (et non plus empire des passions électives du Prince).

Ainsi, en raison de sa précarité logique ainsi que de son ambivalence morale et politique, la thèse de la servitude volontaire dans sa version intégrale, complétée de son remède qu'est l'amitié politique, aurait disparu de l'histoire de la philosophie à l'issue de la Renaissance. Que dire alors du cas Jean-Jacques Rousseau ? Il n'est pas clair que le processus de corruption qu'il décrit dans le *Discours sur l'inégalité* soit une entrée *subie* en servitude : si, comme le dit le *Contrat Social*, « l'homme est né libre » mais que « partout il est dans les fers », n'est-ce pas parce l'homme consent à ses fers, ne serait-ce que grâce aux « guirlandes de fleurs » qui, constat du *Discours sur les sciences et les arts*, recouvrent ses chaînes ? À travers notre réflexion, nous essaierons de montrer que l'œuvre politique et morale de Rousseau peut se lire comme la tentative de dresser, l'une contre l'autre, deux logiques passionnelles charriant dans leur suite deux régimes politiques antinomiques : d'une part, *l'amour de soi corrompu en amour-propre* est décrit par Rousseau à la façon d'une affection qui fait les hommes s'asservir les uns aux autres par obsession de la distinction ; d'autre part, *l'amour de soi sublimé en amitié* est présenté par Rousseau en tant que condition *sine qua non* de la conclusion d'un pacte social égalitaire, expurgé de toute tentation de dominer son semblable, reconnu comme un frère. Dire que Rousseau réactive, deux siècles après La Boétie, la thèse de la servitude volontaire et son remède, l'amitié politique, nous forcera à décider de la façon dont il parvient à jouer avec l'ambivalence de ces deux concepts oxymoriques. L'usage que le philosophe fait de ces deux concepts permet d'éclairer à nouveaux frais les zones d'ombre depuis longtemps reconnues dans la pensée politique de Rousseau, qui entourent notamment sa conception patriotique de l'obéissance politique. Rousseau parvient-il à s'emparer des concepts glissants que sont la servitude volontaire et l'amitié politique dans un geste qui demeure, à chaque instant, foncièrement tourné *vers la liberté* ?

Contacts : appeplyon@ikmail.com
jeanne.martinez@univ-lyon3.fr